

ÉDITORIAL TISSER LES LIENS DU SILENCE¹

*Écrire c'est aussi ne pas parler.
C'est se taire. C'est hurler sans bruit.*
(Duras, 1993 : 34)

Le silence interroge autant l'être que le néant, la parole que le langage, le passé que le présent, le temps que l'espace. Insaisissable sous les multiples formes qu'il revêt, il peut aussi bien signifier la vie que la mort, les origines que la fin, la spiritualité que le nihilisme, le sublime que l'abject. Ses significations sont inépuisables, irréductibles et toujours sujettes à équivoque puisque dès que le silence se formule verbalement, il disparaît. À se demander si la tâche sisyphéenne de la littérature ne serait pas de n'avoir de cesse d'exprimer ces silences, de leur donner une forme visible, suspendue entre les mots du texte, palpable au creux des blancs de la page.

Ce numéro d'*Intercâmbio* se présente sous la forme d'un cheminement recueillant les traces laissées par le silence au cœur de plusieurs textes des littératures francophones contemporaines. Car le silence donne une présence à l'absence, en ce sens, il est toujours signifiant. Loin d'être exclusivement négatif, en tant qu'envers d'une parole positive, souvent considérée comme libératrice, voire thérapeutique, il peut aussi être vécu positivement, face à une parole superflue. Du silence, la logorrhée verbale n'est jamais loin, ce qui nous fait comprendre qu'en tant que lieux des contraires – sublime « ineffable » ou douloureux « indicible » (Jankélévitch, 1983 : 86) ; manifestation de pouvoir de la part de celui qui l'impose mais aussi lieu d'affirmation individuelle pour celui qui le choisit – les silences sont paradoxalement les lieux du lien. De « bastion individuel » (de Smedt, 1986 : 47), sous l'effet de sa mise en forme textuelle, il devient nécessairement partageable et partagé, le texte littéraire devenant, selon les cas, une expérience vécue ou le témoin de ce qui a été et n'a pas été transmis.

La première partie de ce numéro, « Aux origines du silence, la poésie », illustre ce que **Iulian Bogdan Toma** appelle un « fantasme » de la poésie moderne, quand **Sophie Ireland** évoque une « quête ». Le premier analyse la manière dont l'œuvre de la poète argentine d'expression française Silvia Baron Supervielle (1934-) procède à une spatialisation du silence.

¹ Cet éditorial a été développé dans le cadre de l'Institut de Littérature Comparée, Unité R&D financée par des fonds nationaux de la FCT – Fondation pour la Science et la Technologie (UIDB/00500/2020 - <https://doi.org/10.54499/UIDB/00500/2020>).

Le silence de l'ailleurs et le silence intérieur sont liés par le « silence-songe » (Toma, 2024 :12), ce lieu auquel on rêve et à partir duquel on rêve, empreint de la nostalgie de l'exil mais aussi habité par le présent et la présence, quand il s'écrit (s'écrit ?) sobrement sur la page blanche. La deuxième met en lumière l'immanence et la transcendance propres au silence dans la création du poète français Christian Bobin (1951-2022). Recueillement, quête et fabrique sont les trois moments de silence qui, loin d'isoler, relient le poète au monde et ouvrent le sujet à l'altérité. Les questions de la spatialisation du silence et de la constitution du sujet poétique sont toutes deux au cœur de l'analyse que fait **Sarah Gauthier** du recueil *Quand je ne dis rien je pense encore* de la poète québécoise Camille Readman-Prud'homme (1989-). À partir de la cartographie des lieux intérieurs se déploient des lignes de fuite en forme de rhizomes (Deleuze et Guattari, 1980 : 15) qui permettent une expansion du moi. Le sujet poétique, devenu poreux, échappe à l'injonction du choix auquel la parole oblige. Grâce au silence, il se rend disponible à l'expérience poétique. Enfin, la chorégraphe, danseuse et chercheuse **Valentina Citterio** éclaire le concept de « littéradanse » (Mesager, 2018) au travers de l'analyse du rôle du silence dans la performance qu'elle a créée à partir de l'œuvre du poète français Dominique Fourcade (1938-). Le silence aux origines du mouvement et de la voix, c'est-à-dire de la création, se manifeste dans le souffle, qui assure le lien entre la poésie et la danse, la danseuse et les spectateurs, le dedans et le dehors. Le silence de la poésie se manifeste dans le passage des frontières, non seulement celles qui séparent les arts (musique, danse, littérature) mais aussi celles du corps. En donnant vie au silence grâce à sa corporalité, le mouvement invente un langage du réel qui lie Soi à l'Autre.

La deuxième partie du numéro, « Les pouvoirs des silences », interroge la place du silence au cœur des enjeux de pouvoir, en un aller-retour entre sphères privée et publique. Les enjeux mémoriels enjoignant aux victimes et aux bourreaux des tragédies passées de se taire pour assurer une paix sociale illusoire sont évoqués dans trois articles. Dans son analyse de deux romans algériens, *Bodywriting, Vie et mort de Karim Fatimi, écrivain (1968-2014)* de Mustapha Benfodil (1968-) et *L'effacement* de Samir Toumi (1968-), **Goucem Nadira Khodja**, fait du silence le lieu des contraires, allant de l'indicible à l'ineffable, de l'individuel au collectif, du deuil impossible au souvenir de l'irréparable « décennie noire ». L'ironie, que l'on retrouve à l'œuvre dans l'article de **Sabrina Zouagui** consacré au roman épistolaire détourné *Le silence du président* de Hamid Skif (1951-), un autre écrivain algérien, est le procédé adéquat pour répondre à cette injonction au silence. En effet, dans le double-discours qui s'énonce, c'est celui qui n'est pas dit qui fait sens. Quand les dominés prennent pour arme l'ironie, le langage des dominants est dénoncé par un contre-discours silencieux. Chez Hamid

Skif, l'ironie est poussée jusqu'à l'absurde menant à une logorrhée verbale finale qui fait office de catharsis collective. La mémoire de l'Algérie est aussi présente dans l'article de **Ioana Marcu** consacré à deux écrivaines françaises d'origine algérienne : Faiza Guène (1985-) et Alice Zeniter (1986-). Dans *L'Art de perdre*, le mutisme du grand-père harki condamne ses descendants à l'errance identitaire. Conséquence indirecte de l'immigration, les patriarches se retirent dans un silence pesant, comme s'ils n'avaient plus leur mot à dire dans une société comptant sur leur force de travail plutôt que sur leur voix. Les enfants et petits-enfants, en l'occurrence des femmes, se lancent dans la reconstruction de ces récits troués, faisant du silence le point de départ d'histoires qui cessent d'être tues. Dans son article consacré au génocide des Tutsis à partir des écrits de Monique Bernier (1952-2024) et de Dominique Celis (sd.), **Catherine Gravet** fait l'hypothèse originale d'une mise en récit proprement féminine des traumatismes historiques. L'articulation entre la question du genre et l'expression d'un passé problématique est étudiée dans l'article de **Lucie Garrigues** consacré à la réécriture par Marie Darrieussecq de *Heart of Darkness* de Joseph Conrad dans son roman *Il faut beaucoup aimer les hommes*. Là, il semblerait que la mise en scène de la silenciation d'une femme amoureuse, actrice de surcroît, soit la condition à l'énonciation d'un discours féminin qui dénonce à la fois la domination masculine et une situation postcoloniale qui butte sur l'impossible décolonialisme. L'article final se consacre entièrement à la question intime et politique de la silenciation des femmes dans *Le Gaslighting* d'Hélène Frappat (1969-), *L'Apparition du chevreuil* d'Élise Turcotte (1957-) et *Un puma dans le cœur* de Stéphanie Dupays (1978-). **Delphine Delga** nous amène à penser la littérature comme témoin (et pas seulement témoignage) de « l'évaporation » (Frappat, 2023 : 44) des femmes victimes d'un patriarcat mortifère. À partir du silence, la littérature entre dans l'arène politique pour rééquilibrer l'exercice démocratique, car faire entendre sa voix, c'est sans aucun doute « faire des histoires », mais aussi, assurément, écouter. Bonne lecture !

Marie Giraud-Claude-Lafontaine

Bibliographie

- DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI (1980). *Mille plateaux*, Paris : Minuit, coll. « Critique ».
- DE SMEDT, Marc (1986). *Éloge du silence*. Paris : Albin Michel.
- DURAS, Marguerite (1993). *Écrire*. Paris : Gallimard, coll. « NRF ».

FRAPPAT, Hélène (2023). *Le Gaslighting ou l'art de faire taire les femmes*, Paris : Éditions de l'Observatoire.

JANKÉLÉVITCH, Vladimir (1983). *La Musique et l'Ineffable*. Paris : Seuil.

MESAGER, Mélanie (2018). *Littéradanse, Quand la chorégraphie s'empare du texte littéraire*. Paris : L'Harmattan.

TOMA, Iulian (2024). « Silvia Baron Supervielle : les lieux du silence », *Intercâmbio*, n°17, pp. 8-18.